

CHRISTIAN DUMAIS-LVOWSKI

Etudes de tristesse

ROMAN

PRÉFACE DE MAXIME MCKINLEY

un endroit où aller
ACTES SUD

pour Jacqueline de Beaugourdon

LE REFLET DU TEMPLE

SELON l'esthétique japonaise, le reflet d'un cerisier dans un étang peut être supérieur en beauté à l'arbre lui-même. Dans *Le pavillon d'or* de Yukio Mishima, le bonze, racontant le moment où il voit le temple pour la première fois, s'exprime ainsi : *Dans l'étang où flottaient, éparses, des feuilles d'algues et des plantes d'eau, se reflétait l'image parfaite du Pavillon d'or, et il avait plus de beauté dans le reflet**. Ces *Etudes de tristesse* sont le reflet d'un temple appartenant à la mémoire d'un homme, le reflet d'une vie.

Dans la contemplation de ces reflets, le lecteur plonge dans un clair-obscur. Cette mémoire propulsée en fiction n'offre pas toujours de contours précis. Ellipses, profondeurs émotionnelles, impressions lointaines, pour ainsi dire debussystes, donnent au récit du narrateur, Félix Ouvaroff, une texture en sfumato, un brouillard de sensations aux racines creuses. Karen Blixen écrit qu'il est, en

* Gallimard, 1956.

Afrique orientale, un phénomène lumineux que les Somalis nomment *la claire obscurité* : les montagnes éclairées par l'aube seule, avant que le soleil ne soit visible. A l'instar de ces montagnes, c'est entre l'obscurité, celle des enfouissements, et le soleil, celui de la mémoire, que semblent surgir les *Etudes de tristesse*.

D'un pays jamais nommé, qui sent *la sacristie. L'encens. La cire des cierges*, à la terre des *onnagata*, en passant par celle de Botticelli ou du mouiroir de Kalighat, la cartographie du parcours de Félix Ouvaroff est plongée, elle aussi, dans une *claire obscurité*. Les *Etudes de tristesse* sont tendues par une certaine logique du flou, du déracinement. Cette forme semble calquée sur la configuration profonde, l'inconscient d'Ouvaroff lui-même. Abandonné à la naissance, adopté, puis choisissant l'exil, Ouvaroff apparaît exempt des centres de gravité que sont la présence de parents "légitimes" et une patrie. Dans une sorte d'apesanteur psychique, Ouvaroff est un individu fondamentalement nomade, un voyageur à la recherche de ce qui a été perdu. Une mélancolie de l'errance s'attache à ses pas. Si cette logique s'applique à l'espace, elle s'applique également au temps. Car les racines, bien que vagues, égarées ou rompues, ne sont pas ignorées. Ainsi des odyssées généalogiques et autres remontées dans la flèche du temps se hissent-elles çà et là dans le récit, hachurant sa temporalité, se moquant par moments de la chronologie. Cette narration quelquefois trouée par des

sauts non linéaires l'est de surcroît par des zones noires, ces lieux du temple que la mémoire ne semble pas vouloir illuminer de ses feux.

Cette fragmentation, que partagent la psyché d'Ouvaroff et son récit, n'est cependant pas abandonnée aux arènes du chaos. Tout un réseau de liens, d'agrafes, assemble ces multiples détails au sein d'un même tableau. Cela est comparable aux motifs d'un tapis persan : chacun possède sa propre forme et, pourtant, tous sont tissés les uns dans les autres au sein d'un même réseau de fils, comme les voix à la fois indépendantes et entremêlées de *L'art de la fugue* de Bach. Il en est de même avec les *Études de tristesse*. Dans l'assemblage kaléidoscopique des épisodes, le lecteur percevra ce tissage dont Dieu, la mort, la famille, l'art, le désir, sont les fils.

Ces fils assemblés reconstituent l'image éparse d'une vie, le reflet frémissant d'un temple dans l'étang de l'écriture, filtrée par les nénuphars et les algues de l'oubli, fébrile sous le vent de la mémoire.

MAXIME MCKINLEY

LA CHAMBRE DU VIDE

*Pourquoi, ô mon âme, es-tu si triste,
et pourquoi me troubles-tu ?*

Psaumes, XLII, 6 et 12.

LA CHAMBRE était plongée dans la pénombre. J'imagine être né à l'abord du jour, quand la nuit n'est pas encore défaite.

Un enfant du matin.

J'essaie de me souvenir.

Je croyais avoir effacé ce moment de ma conscience.

Ma naissance.

Avait-il disparu sans mot dire ?

Quand l'avait-il abandonnée ?

Mon père.

Ma mère.

Quels noms avaient-ils ?

Neuf mois à porter le désespoir. L'espérance d'un enfant. L'abandon en promesse. Elle avait dû cacher son ventre qui grossissait. D'autres le portaient en avant, comme un gonfalon de fierté. Le sien s'était arrondi dans la honte. Il avait fallu partir. Là où personne ne la connaissait.

Seule.

Invoquer Dieu la fortifiait, mais l'angoisse n'était jamais longue à revenir. L'angoisse et l'enfant la déchiraient. Elle savait que la délivrance ne serait qu'un leurre. La douleur resterait.

Intacte.

Vive comme l'acier qui fouille la chair.

L'enfant vivrait. Elle, elle mourrait à petit feu.

Je ne peux la nommer.

Cette absence du nom nous sépare.

Cette absence du nom nous unit.

Me la rend plus proche.

Elle accoucha dans un hôpital de la grande ville. La sage-femme était une bonne sœur à cornette.

Une grande forme blanche penchée sur Elle.

Sur moi.

Je n'ai pas crié.

Elle n'a pas souri.

On m'a couché sur son ventre.
Elle a dû me prendre dans ses bras.
Je ne me suis jamais consolé de ce manque de bras.

Je n'ai jamais cessé de ressentir le vide.

On lui a interdit de me nourrir.

Je le sais.

Je me "vois" la regarder intensément.
Mon regard se calque sur le sien.

Un regard grave dont j'hérite pour la vie entière.

La tristesse du commencement.

Elle savait qu'on m'emmènerait. Elle avait signé le papier qui autorisait mon enlèvement.

Elle quitta l'hôpital.

Seule.

Je restai là. Entouré de cornettes et de guimpes amidonnées.

Elle m'avait donné un prénom.

Benoît.

"Béni".

Je quittai bientôt la ville pour la province.
Un orphelinat, chez des demoiselles adonnées aux bonnes œuvres. La maison était en bois, peinte en jaune.

"Nos enfants", disaient les demoiselles.

Des orphelins.

Un couple se présenta qui cherchait un garçon. La femme me plut. Je lui souriais. Ils signèrent le papier qui les autorisait à m'emmener. La femme m'enleva le bracelet portant mon prénom. Ils m'en donnèrent un autre.

Félix.

“Heureux”.

Un nom. Cavaignac.

Félix Cavaignac.

Sur le certificat il est écrit *Félix, fils de Blanche et Mathieu Cavaignac.*

Manque le mot *légitime.*

Je suis né du vide.